

PORTRAIT

Frère Henry, le trader défroqué

Le Dauphiné Libéré | le 24/10/08 à 05h00

Ce Franco-américain, ex-millionnaire de la finance, a tout quitté pour devenir moine. Et sa petite entreprise spirituelle ne connaît pas la crise ! C'est l'itinéraire d'un homme inspiré. De Wall Street aux banlieues de Marseille, en passant par l'abbaye savoyarde de Tamié...

À l'âge de 28 ans, Henry Quinson était trader et millionnaire. Fils d'un banquier américain et d'une mère lyonnaise, sa voie semblait tracée au firmament des *golden-boys*. Formé chez Bankers Trust, à Wall Street, embauché par Indosuez, courtisé par la Merrill Lynch... Au nom du pèze et du fric, avec le Nasdaq comme pain quotidien : *"Je travaillais dans une salle de marchés, véritable tirelire secouée par un torrent de statistiques"*.

Aujourd'hui, abordant les rives de la cinquantaine, il se veut pauvre parmi les pauvres. Frère Henry a opté pour le dépouillement volontaire. Et confesse, du haut de ses presque deux mètres, une souriante certitude : *"Je n'ai jamais été aussi heureux !"*

Rien ne le prédestinait, au bout de sa jeunesse dorée, à rompre ainsi les amarres. Il fréquente un lycée chic de la capitale *"en compagnie des enfants De Gaulle, Giscard et compagnie"*, avant d'intégrer l'Institut des études politiques. L'univers de la finance, marqué de salaires mirobolants, l'accueille bientôt à bras ouverts. Une impeccable réussite sociale : *"J'étais le parfait petit consommateur occidental, avec une domestique à demeure. Je ne manquais vraiment de rien"*.

Gérer un *"portefeuille d'option de change"*, pourtant, ne suffit pas à remplir une âme inquiète. Une impression de *"vide intérieur"* vient parfois tourmenter le jeune homme. Il se tourne vers le ciel, les spéculations métaphysiques. Puis, un jour, se met à prier : *"Ce fut une révélation, je connus enfin la plénitude"*. Mais encore ? *"J'étais frustré et, soudain, je me suis senti comblé. C'est tout. Je suis capable d'expliquer le système monétaire international, pas ça"*.

Un lit sur mesure, chez les cisterciens

Voilà comment le sentiment *"d'avoir peut-être une vocation religieuse"* a fini par s'insinuer. De là à franchir le fossé : *"J'avais la trouille. Le plus dur, pour moi, restait l'idée du célibat, renoncer au mariage..."* Le 23 août 1989, néanmoins, Henry décide d'abandonner la finance pour l'abbaye savoyarde de Tamié. *"Une décision d'investissement"* plaisante t-il. C'était à bord d'un avion, business class, entre Stockholm et Londres : *"Une coupe de champagne dans une main, un missel dans l'autre"*. Choisis, maintenant ! Le verset 11 du psaume 61 a emporté le morceau : *"N'aspirez pas au profit, si vous amassez des richesses, n'y mettez pas votre cœur"*.

La tête du patron de Merrill Lynch, qui l'attendait à la City : *"Vous refusez notre offre, qui a pu vous proposer plus que nous ?"* *"Personne, je m'engage dans un monastère"*. Le businessman, bon perdant : *"Bon, c'est la seule concurrence que j'accepte"*.

Un tel changement de cap stupéfie ses collègues, sa hiérarchie, ses proches. Partir *"fabriquer des fromages dans un coin perdu de montagne"* alors que tout marchait si bien ! Il s'est *"débarrassé"* de ses millions en les distribuant à des associations caritatives.

Chez les cisterciens de Savoie, le trader défroqué rentre littéralement "à la trappe". Prières, sacrements, méditation, étude, travail manuel, solitude et silence : "Au début, la lecture du journal m'était interdite, privé de Dauphiné Libéré ! " On se lève à 3h 15, on se couche à 20 heures, si loin du rythme de Wall Street. Pour "caser" sa longue carcasse, qui ne tient pas sur une planche standard, on lui a fabriqué un lit sur mesure. Sinon, aucune dérogation. Bien que souffrant du manque de sommeil - "J'ai besoin de mes huit heures, moi !" - il restera six ans "cloîtré" au-dessus d'Albertville. L'expérience l'a marqué en profondeur : "J'y retourne chaque printemps, une semaine, y faire retraite. "

"Sais-tu pourquoi le cloître est carré ?"

En 1996, le "mystère de la foi" a guidé ses pas jusqu'à Marseille. À cause d'un "flash", un soir, dans sa cellule au milieu des sapins : "Je me suis vu dans cette ville, où je n'étais jamais allé, où je ne connaissais personne, entouré d'enfants maghrébins à qui je faisais la classe".

Depuis, avec trois moines de sa Fraternité, il occupe un appartement des quartiers nord de la cité phocéenne. 70 % de musulmans, et eux. Chacun, dans la cité, l'appelle par son prénom. Lui, bon samaritain, toujours prêt pour l'aide aux devoirs, un coup de main administratif, un conseil, partager un repas de fête ou un deuil. Mais jamais sa position ne sera celle du missionnaire : "Nous ne sommes pas ici pour vendre notre soupe religieuse, ni convertir quiconque. Juste par amour de nos voisins... " Le message du Christ se porte humblement, à hauteur d'homme.

On le retrouve sur le Vieux Port, visage radieux d'éternel adolescent. Gai comme un Quinson. Jules Renard avait donc raison : "Si l'argent ne fait pas le bonheur, rendez-le ! " L'ami Henry, prof à mi-temps dans un lycée du coin, ne dira pas le contraire. À la Bourse, jadis, il percevait chaque mois une prime égale au salaire annuel que lui verse l'Éducation nationale. Une sacrée dévaluation. Nul regret ne l'anime, cependant. Les vrais trésors sont spirituels, il a trouvé un sens à sa vie. Vue sous cet angle, la crise financière ne pèse guère : "Un gros rhume du marché, ça passera".

L'essentiel se cache ailleurs, forcément. "Sais-tu pourquoi le cloître est carré ? " lui avait lancé frère Jean-Pierre, un matin d'hiver, à Tamié. "Pour éviter aux moines de tourner en rond".

À lire "Moine des cités " de Henry Quinson, éditions Nouvelle Cité.

Gilles DEBERNARDI

Paru dans l'édition 38H du 24/10/2008 (90788)